

La *Butte* était un trou. Elle s'est abattue sur leur tête, et le temps s'est refermé sur leurs gestes.

Manger venait de la *Butte*, dormir venait de la *Butte*, respirer venait de la *Butte*, la *Butte* était le monde. Les frontières s'étaient rétrécies, les jours condensés en des successions de fractions d'heure, de minutes, des fractions d'actions.

Combien de temps sont-ils restés là ? Ils auraient été incapables de le dire précisément.

Ce dont ils se souvenaient c'est de leur première action : ils avaient échangé une des quincailleries contre un outil, hybride de râteau et de pioche.

Gratter, renifler, retourner, voilà ce que fut tout d'abord l'enchaînement des jours. Ils recherchaient ce que les grandes culs des camions-poubelles avaient bien pu cracher de richesse, de matières à recycler, de reste monnayable.

C'était l'heure des rats, l'heure des chiens, la truffe au raz du sol, les pattes palpant chaque jour le ventre épais de la *Butte*, la *Butte* où ils avaient trouvé un coin pour s'y enfoncer.

Quand ils sont repartis, ils étaient moins riches qu'en arrivant. Ils avaient survécus seulement. Ils n'avaient pas noué d'amitié, n'étaient pas tombés amoureux, pas fait de rencontres mémorables, pas révolutionné cet univers de crève-la-faim.

MONSIEUR n'avait pas pris la tête d'une fronde ou d'une révolte, ni marché sur les contreforts de la cité, ni mis à bas les grandes maisons financières qui maintenaient dans la misère toute une frange de la population, il n'avait pas renversé le buffet où les riches bâfraient, pas pendu les seigneurs qui laissaient basculer du bord de leur table quelques rogatons gras de leurs festins, il n'avait pas enlevé d'un grand geste du bras des foules entières de va-nu-pieds pour déloger les rassasiés, les remplis, les gavés, il n'avait pas grimpé quatre à quatre les marches des temples ou des sénats, pour annoncer en des discours flamboyants, la fin des privilèges et la mort des puissants.

Non. Rien de tout cela.

MONSIEUR n'avait pas fait son malin. Il avait survécu. Et le chien avait maigri.

Un jour, un de ces jours où il suffisait de se lever pour que la journée commence, où il suffisait juste de ne pas y penser, un matin en fait, en grattant dans les agrégats de ferrailles, il avait trouvé, tordue, ayant pris une teinte verdâtre et rouillée par endroit, la même petite balance d'orfèvre que celle sur laquelle Konstantin Flastair s'était empalé, le fléau planté dans le dos. Konstantin Flastair, Flastair père, qui avait basculé de son escabeau en faisant son ménage, le juge Flastair écroulé sur le sol, avec le chat assis à côté, et le sang qui imbibait tranquillement le tapis du bureau.

*Ici gisent de grands cadavres.*

MONSIEUR l'a dégagée précautionneusement, il a redressé le fléau, arrangé le système pour qu'il balance à nouveau, il a craché sur le laiton, et l'a essuyé avec le rebord de sa manche : le doré est réapparu doucement. Avec un racloir fabriqué à partir d'une équerre en fer, il a retiré la rouille. Avec un chiffon il a récupéré, dans

le réservoir du break un peu l'huile de moteur et en a frotté la balance qui s'est remise à briller. Il a fini par la poser devant lui : Konstantin Flastair aurait pu tout à fait l'intégrer à sa collection.

- *Elle est bien votre balance. Elle est belle.*

La petite bonne-femme qui s'était approchée, était descendue d'un monticule de gravas, un de ces innombrables monticules qui formaient la *Butte*. Elle s'était plantée devant lui, avait secoué une de ses jambes pour en retirer un sac plastique accroché à la semelle de sa chaussure.

- *Elle est belle. On en dirait une neuve.*

- *Elle est neuve. Je vous la vends à 26.*

- ...

- *Elle vient directement de ma collection personnelle.*

*Mon père me l'a cédée avant sa mort. Il m'a dit : Mon fils, cette balance est la balance de la justice. Tout ce qui y est pesé, doit atteindre l'équilibre. Je viens de la sortir de son emballage.*

- 23

- 24

- *D'accord, 24.*

La femme a sorti 24 de sa poche en petite monnaie. Elle est repartie avec la balance sous le bras.

Le lendemain, ils commençaient à revendre pour neuf des objets d'occasion trouvés dans la *Butte* et remis en état. Il rangeait l'argent dans la boîte à gants, et vérifiait trois fois de suite que la porte de la voiture était bien verrouillée. Cela a duré quelques temps.

Quelques temps seulement car quelque chose de la *Butte* s'était emparé de lui.

Il a commencé à rester éveillé avec le chien à ses pieds, à garder le break parce que certains semblaient s'intéresser d'un peu trop près à son coffre. Il a bien fini par les repousser à force de crocs et de poings.

Il a cru un jour qu'on parlait de l'homme qu'il avait laissé mort dans la plaine. Des rumeurs allaient bon train, mais c'était un autre qui avait disparu, un autre tout aussi crasseux.

Alors il s'est mis à écouter les conversations, à décrypter le sens qu'il croyait caché des mots lâchés au milieu des bagarres ou des altercations.

Il s'est mis à marcher au milieu de la foule, s'arrêtant brusquement, fixant un qui avait un air un peu suspect, ou reniflant au passage un autre qui le croisait

Il a dormi des longues heures allongé sur le capot du break, cuisant au soleil, les doigts crispés, les muscles tendus.

Il a fini par tracer un grand cercle autour de la voiture interdisant à quiconque de le franchir, battant des mains et grognant, les yeux roulant de furie.

Et quand les deux gamins qui passaient, se sont arrêtés à le regarder fixement, il n'a tout d'abord pas compris.

Ils sont revenus le lendemain.

Et le surlendemain en riant.

Et il a fini par retrouver les mots.

*- Qu'est-ce que vous voulez ?*

*- Rien, tu parles tout seul !*

*- Barrez-vous.*

*- Tu parles tout seul ! Tu parles tout seul !*

*- Comment ça ? Je parle tout seul ? Je parle pas tout seul !*

*- Si tu parles tout seul. Tu marmonnes toujours la même chose.*

*- Je marmonne pas. Barrez-vous. Voilà ce que je dis.*

*- Tu marmonnes Fjering et que c'est pas de ta faute, que tu y es pour rien s'il est mort, c'est à cause de MONSIEUR.*

- *Comment ça ? Mais non. Vous connaissez Fjering ?*  
- *Non. C'est quelqu'un ? Tu as tué quelqu'un ? Il a tué quelqu'un, il a tué quelqu'un !*  
- *Mais non, j'ai tué personne ! Foutez-moi le camp !*

Les deux garçons ont décampé sous le jet de morceaux de ferrailles que MONSIEUR leur balançait, redressé qu'il était dans sa folie hargneuse, avec le chien lui-même qui aboyait après les deux gamins terrorisés.

De ce jour, les autres ont fait un détour pour ne pas s'approcher trop du break.

Il n'a plus mangé vraiment à sa faim.

Quand les grandes pluies sont arrivées, il a décidé de quitter vraiment les lieux. Ou plutôt il a déguerpi, poussé vers la sortie.

Il avait déjà pris sa décision bien avant, mais il attendait un prétexte, même s'il ne devait rien à personne, et que personne ne lui devait rien, même s'il savait parfaitement que tout le monde se souciait dorénavant de lui comme d'une guigne.

Le prétexte s'est abattu sur la *Butte*.

Des grandes pluies accompagnées par la lourdeur de l'orage. C'est venu d'en haut, comme si quelqu'un voulait nettoyer la *Butte*, racler le sol, n'en pouvait plus de cette puanteur et de cette poussière. C'est venu d'en haut, un déluge d'eau sombre qui s'est mis à creuser le sol, retournant les détritiques, soulevant les plaques de ferrailles, de ciment, de bois, de boue, secouant les amas gluants des restes décomposés, crevant dans des torrents de pierrailles les amoncellements méticuleux des chercheurs de misère, les baraquements mal foutus de tôles et de plastique. Le break lui-même a failli être emporté, une ravine d'eau avait creusé une rigole sous la roue arrière droite de la voiture et le coffre commençait à s'enfoncer dans le sol. A l'abris à

l'intérieur, MONSIEUR écoutait l'écroulement orageux frapper sur le toit quand il a senti le break partir en arrière comme en un dérapage lent, presque immobile. Il n'a pas réfléchi, il a allumé le moteur, a accéléré, les roues avant ont tout de suite agrippé le sol, et la voiture s'est sortie de l'ornière qui s'approfondissait.

Il s'est arrêté un peu plus loin, là où la chaussée recouvrait une espèce de fermeté. Il est descendu sous la pluie, se demandant si tout ce déluge allait transformer la *Butte* en un immense tas d'or rutilant. Mais non, l'eau n'arrachait une couche de crasse que pour mieux laisser apparaître une autre croute sale en dessous, peut-être même plus épaisse, dont des mains, des ongles, de nouveau, juste après, allaient tenter de retirer quelques improbables et incompréhensibles restes.

Il est remonté dans la voiture, a ouvert la boîte à gant, a jugé de loin la maigre quantité d'argent qu'elle contenait.

*Plus personne ne nous recherche maintenant. Nous ne sommes définitivement plus rien. Nous pouvons aller à Fjering.*

*Quelle direction ?*

*Allons d'où vient l'orage.*

Le break a patiné un instant, un court instant, puis s'est enclenché comme sur des rails. Le bruit de la pluie recouvrait le son du moteur, et ils ont eu l'impression que le battement des gouttes était capable de perforer la tôle, de les abattre d'un coup sec, comme des condamnés sous la mitraille.

*Saloperie de pluie. Merde.*